



Évelyne Cohen, Pascale Goetschel, Laurent Martin et Pascal Ory (dir.)

Dix ans d'histoire culturelle

Presses de l'enssib

Quinze ans après

Mario Isnenghi

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1034

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2011

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460467



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

ISNENGHI, Mario. *Quinze ans après* In : *Dix ans d'histoire culturelle* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1034>>. ISBN : 9782375460467. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1034>.

par Mario Isnenghi

+++++

QUINZE ANS APRÈS ⁹¹

+++++

SAUVER LA MÉMOIRE

+++++

Ce que j'ai pensé et voulu faire pendant la première moitié des années 1990, lorsque cet ouvrage prenait forme ⁹², c'était avant tout *conter* : arrêter l'oubli qui, à ce moment-là, n'était pas seulement oubli naturel, conséquence du temps qui passe, mais un choix politique et une politique de la mémoire. Le moment paraissait venu de fixer le cours du récit et de le transférer sur la page blanche ; de raconter l'Italie, *les Italies* ; d'évoquer le moment où ce pays s'est reconnu comme tel entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, demi-siècle pendant lequel le *pays des ruines* se réveille et *resurgit*. « Mort », « transfiguration », « résurrection » : le *Risorgimento*, phénomène essentiellement laïc, raconte un *miracle* : le *miracle* de la *résurrection* du *pays des morts*.

Bien sûr tous les Italiens n'ont pas voulu et fait le *Risorgimento*. Les opposants ont constitué l'*Antirisorgimento*, qui, lui aussi, fait partie de l'histoire et qui a construit sa propre mémoire. Un double héritage s'est créé, où tout s'oppose, les faits, les vécus collectifs, les mémoires, les récits sociaux, et qui divise l'historiographie elle-même. Les trois volumes des *Luoghi della memoria* ⁹³ ont pour objet ces mémoires séparées. Ils décrivent, comme le dit le titre de l'introduction à l'édition française, *Unité et absence d'unité*, les deux aspects de la question.

On peut soutenir que le progrès, l'Histoire, « voulaient » l'unification. C'est le point de vue auquel j'adhère. Bien loin d'être un révisionniste, nostalgique des Bourbons, des Autrichiens ou du Pape-Roi, je m'efforce même d'opposer l'*invention* de l'Italie, décrite dans ces pages, à l'*invention*

91. Ce texte, traduit de l'italien par Catherine Bertho Lavenir, a été publié en 2008 dans le bulletin annuel de l'Association pour le développement de l'histoire culturelle.

92. Je fais explicitement référence aux différents volumes des *Lieux de mémoire* publiés par Gallimard sous la direction de Pierre Nora à partir de 1984. Je veux aussi exprimer les dettes importantes que j'ai envers d'autres éminents historiens français, en particulier Maurice Agulhon et Lucien Febvre, auteur du texte *Le Rhin*.

93. *I luoghi della memoria nell'Italia unita*, Bari-Roma, Laterza, 3 vol., 1996-97. Les trois volumes portent les titres suivants : *Simboli e miti* ; *Strutture ed eventi* ; *Date e personaggi*.

plus récente de ce que certains trouvent bon d'appeler *Padania*. Je ne suis pas, on l'aura compris, partisan des régions-nations. Au contraire, la réalisation de cet ouvrage doit quelque chose au désir de contrer les revendications de Monsieur Bossi et sa *dévolution*. Mais l'opposition catholique au *Risorgimento* tout comme les diverses positions de ceux qui se sentaient alors étrangers à ce mouvement national – Mazzini, Garibaldi, Cavour ou le roi Victor-Emmanuel – sont aussi des réalités. On ne peut pas, si l'on désire retracer une histoire des mémoires, les passer sous silence. Et même s'il faut se garder d'entrer dans la *guérilla* des mémoires en qualité de partisan, il ne s'agit pas, ici, d'un texte aseptisé. Celui qui a les clefs de la narration ne peut pas prétendre se situer tout à fait en dehors du récit. Cependant, si l'auteur du récit historique est acteur social lui aussi – et en a conscience – il ne peut pas se confondre avec les autres acteurs. Les mémoires *contre* – hostiles au *Risorgimento* – faisaient et font partie de la constitution morale, de l'intériorité de l'Italie unifiée : elles sont tout à la fois frein, mauvaise conscience, rancune, espoir pour le lendemain. Et ce que je dis là pourrait être répété à propos de la « naissance de la Nation », ou du rapport entre l'État et l'Église. Une histoire de l'Italie *par elle-même*, tracée à partir de la mémoire, doit être une histoire des conflits de mémoires. Ainsi, la mémoire de la Première Guerre mondiale, à laquelle on donnera selon ses choix le nom de « *Guerre de Quinze* », « *Notre Guerre* » ou « *Grande Guerre* »⁹⁴, fait l'objet, au sein des mémoires, aussi bien au moment des événements que dans la période d'après-guerre, d'un conflit qui oppose les interventionnistes et les neutralistes, ceux qui ont voulu et ont fait la guerre et ceux qui l'ont subie, ou encore ceux qui s'y sont résignés et ont voulu, dans le registre de l'imaginaire, en exorciser la mémoire en la racontant.

D'autres éléments caractérisent l'histoire italienne. D'abord, le fascisme et la culture national-fasciste, « anomalie » italienne, capable toutefois de « parler » au dehors de l'Italie. Autre « anomalie » permanente, constitutive de l'Italie, la place occupée par l'Église catholique, dont le centre est Rome. Cette situation, qu'aucun autre pays ne connaît, est une source de délégitimation immanente du politique et produit une sorte de double nationalité. On peut déplorer cette situation équivoque. Il n'en reste pas moins qu'elle produit de la mémoire et caractérise notre histoire. Elle

94. Toutes ces expressions sont utilisées dans l'Italie d'alors pour identifier la guerre italienne à l'intérieur de la guerre européenne et effectuer un investissement affectif plus fort sur cette guerre.

nourrit des mémoires opposées qu'il faut savoir identifier, comprendre, préserver, décrire dans leurs différences et leurs antagonismes.

Travailler sur les lieux de mémoire italiens, c'est non seulement décrire les grands conflits, mais aussi identifier les dynamiques et comprendre les processus. La mémoire, privée et publique, subjective et collective, est difficile à rendre de façon absolue car elle évolue. Il faut tenir compte de ces modifications et montrer les transformations des représentations amenées, au cours du temps, par les changements opérés dans les façons de vivre des hommes et des femmes.

C'est ainsi que se sont constitués les trois volumes qui composent l'édition italienne : *Mythes et symboles*, *Structures et événements*, *Personnages et dates*. L'espace et le temps sont ceux de l'Italie unifiée, successivement Royaume et République. Les textes s'inscrivent dans un espace public : l'Italie même, pays des « cent villes », pays des campagnes aussi ; le récit ne concerne pas seulement la vie publique comprise dans son acception traditionnelle, qui privilégie faits de guerre et politique, mais s'ouvre au social et veut ne pas ignorer la vie privée : les jeux de l'enfance et l'éducation, les personnages qui peuplent l'imaginaire, les sports, etc.

C'était à tout cela que je pensais dans les années 2005-2006, au moment de préparer et de présenter au public français la traduction des *Luoghi della memoria*⁹⁵, une décennie après la sortie de l'édition italienne. Des problèmes non négligeables se posaient alors, à la fois de choix et de caractère éditorial.

2007 : CHEMIN FAISANT

+++++

Nous faisons à nouveau le point aujourd'hui, en septembre 2007, dans un cadre de comparaison plus ample, qui se nourrit d'expériences et de rencontres différentes. Aujourd'hui, si le regard rétrospectif continue à apparaître approprié à condition de s'inscrire dans des thématiques qui mobilisent la mémoire de façon active, nous ne pouvons pas nous dispenser de continuer à faire la navette entre les époques et d'adopter un point de vue critique renouvelé par rapport à l'objet. À l'heure actuelle, ma mémoire personnelle des processus qui ont conduit à l'écriture des

95. Mario Isnenghi (dir.), *L'Italie par elle-même. Lieux de mémoire italiens de 1848 à nos jours*. Préface de Gilles Pécout, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006. Voir l'introduction intitulée « Unité et absence d'unité de l'Italie : un profil », pp. 29-66.

Luoghi della memoria est, en effet, celle d'une phase historique nettement différente de celle qui prévaut actuellement.

Lorsque j'ai commencé, il me semblait qu'il était nécessaire de préserver la mémoire. Aujourd'hui – à l'ère du « témoin » – j'ai envie de dire qu'il faut se préserver de la mémoire. Naturellement les deux phases sont liées entre elles. Au cours des années 1990, il a été proclamé qu'il fallait faire table rase du passé, prendre radicalement ses distances, affirmer une rupture avec les époques antérieures. Cela a libéré un espace pour des mémoires qui auparavant étaient mises sous le boisseau : l'*Antirisorgimento*, par exemple, ou l'antifascisme. Il s'en est suivi une cacophonie de voix et de récits (je pense à cet égard aux études d'Alain Brossat sur les pays de l'Est), marqués par la multiplicité, le relativisme, la subjectivité. Chacun s'est construit ou a improvisé sa propre mémoire – comme dans ces programmes télévisés centrés sur l'apparition soudaine et théâtrale de Monsieur Tout-le-monde, devenu acteur principal, est propulsé sur scène pour se raconter sans honte. Et sans lui, l'Histoire, *cette vieille barbe*, ne bénéficie plus, me semble-t-il, d'une autorité supérieure face à la souveraineté du Sujet qui « se rappelle » ; ce dernier raconte, voit, ou simplement s'imagine l'histoire, dans un système d'auto-référence individuelle qui ne se discute pas. Le thème largement diffusé de la « mort » de l'idéologie, comme on a l'habitude de le dire – et cela désigne bien entendu le « communisme » –, enlève en outre points d'ancrages et digues de retenue à ces effusions.

Il m'a donc fallu prendre en compte les dégâts, non pas du « trop peu », mais du « trop » de mémoire. Peu après avoir publié la première édition des *Luoghi* nous avons commencé à travailler à *l'Histoire de Venise* pour l'Institut de l'Encyclopédie Italienne, la Treccani. Cette histoire existait déjà depuis des années en plusieurs volumes mais elle était arrêtée à l'année 1797, à la chute de la République Sérénissime. Après cette date que voyait-on ? Le vide, l'absence d'histoire, le remplissage et la complainte funèbre. Jusqu'à ce que Gaetano Cozzi, Vittore Branca et les autres membres du comité scientifique décident de faire un pas décisif et de parier sur l'existence et la persistance de Venise dans une forme nouvelle, au XIX^e et même au XX^e siècle.

C'est ainsi que deux professeurs d'histoire contemporaine de l'Université de Venise Ca'Foscari ont été priés de concevoir et de diriger trois autres volumes : Stuart Woolf a traité du XIX^e siècle, et moi du XX^e siècle⁹⁶.

96. Publiés en 2002, Roma, Istituto dell'Enciclopedia italiana.

Ce travail nous a mis en contact quotidien avec le thème central de la *Mort à Venise*, déjà accrédité par des légions d'artistes et d'admirateurs, ainsi qu'avec le thème de la *Mort de Venise*. Cela m'a conduit à donner plus que jamais raison à Arno Mayer, lorsque, à propos de la Shoah, il ose affirmer que la mémoire peut devenir trop active, envahissante et finalement invalidante.

La nécessité de nous soustraire aux chantages de la mémoire – lorsqu'elle travestit les faits – a été déterminante lors de mes années de recherche sur la Venise du XIX^e siècle, comme s'il s'agissait d'une étude de cas d'une évidence lumineuse. Et comme, pendant ce temps, le paysage mental changeait tout autour de moi, comme je le disais au début, une conclusion s'imposait : la nécessité de retrouver un meilleur équilibre entre sujet et objet, c'est-à-dire entre mémoire et histoire. Retrouver les faits ! Au risque, peut-être, de revenir à un nouveau positivisme ?

SAUVER L'HISTOIRE

+++++

L'occasion qui nous est donnée de discuter en vue d'un bilan international lors cette rencontre intitulée *Lieux, luoghi, Orte...*, reste un moment particulièrement opportun pour exprimer les doutes possibles et les réflexions critiques. On pourrait se demander – à défaut de trancher – si la mémoire collective d'un peuple est « exportable » et peut être traduite à l'intention d'un autre peuple. Est-ce possible ? Est-ce légitime ? Il semble que la réponse soit oui. En premier lieu, c'est un bel objet d'étude si l'on considère le nombre des thèmes, des événements, des personnages. Mais pour ce qui concerne le reste ? Il y a là, peut-être, l'essence même de ce que nous appelons « mémoire » collective : l'expérience ou, pour mieux dire, l'expérience faite par génération interposée, dans cet espace public, de la somme d'innombrables événements privés, alternativement identifiés à la souffrance et au bonheur.

Nous pourrions faire taire les doutes, en répondant que la mise en évidence de toutes ces données suscite un échange entre les peuples qui se révèle précieux. Il est même parfaitement propice et bienvenu en ce moment historique où il s'agit de venir à la rencontre les uns des autres et de se connaître. Et certains, à cet égard, retiennent qu'il convient de doter l'Europe d'une âme, et non seulement d'une économie. « Âme », « mémoire », « racines », surtout lorsqu'ils désignent des faits collectifs, sont des concepts ambigus, nous le savons, mais ils permettent de comprendre. Or, nous pouvons mieux comprendre ces investissements affectifs, ces

autoportraits et ces mouvements émotionnels, qui d'habitude sont projetés de l'extérieur vers l'intérieur si, pour une fois, nous nous forçons à les projeter vers l'extérieur, en les exprimant et les rendant compréhensibles. Partout, la notion « d'histoire » se nourrit aujourd'hui d'un surplus de micro et de macro subjectivité ainsi que d'émotions, ce qui renvoie à des époques et des concepts différents.

Le programme qui semble le plus urgent est donc d'historiciser les flux de la mémoire, par un double déplacement. Le premier se rapporte à chaque pays et aux liens particuliers qu'il noue – dans sa stratification et ses cartes mentales – entre le passé et le présent. Ces rapports peuvent être tout sauf fluides. Ainsi dans le cas italien, le récit sera plein d'aspérités et de divisions toujours promptes à ré-émerger. L'auteur du portrait collectif, parce qu'il appartient au même peuple que ceux qui le lisent – qui se re-lisent – y introduira un degré de participation immédiate et peut-être de complicité pleine d'affection, interrogative ou même exigeante. Il n'y a pas de raison et on ne peut pas imaginer qu'il en soit de même pour ceux qui liront le même livre en traduction, en ne faisant pas partie de l'histoire et en ne s'en sentant pas partie prenante. Ceux-là feront une lecture plus distanciée et externe.

La réciproque aussi est vraie, naturellement, quand des ouvrages équivalents existent, comme c'est le cas désormais ou comme c'est sur le point de l'être, jetant un pont entre la France et l'Allemagne ou les États-Unis et la Russie. Il ne s'agit donc pas de décourager la traduction mais au contraire de prévenir les interprétations divergentes, ce qui est beaucoup plus important que dans le cas d'autres livres plus neutres qui ne mettent pas en cause la biographie même des peuples. Peut-être ces opérations éditoriales – que nous dirons inter-culturelles – auront-elles comme rôle, en faisant l'histoire des imaginaires, de dessiner le profil des peuples et de faire aussi l'histoire des stéréotypes que les peuples élaborent sur eux-mêmes et qui les caractérisent aux yeux des autres.

Nous historiciserons l'opéra, la *pizza*, la mandoline. À chacun – à chaque peuple – sa *pizza* et sa mandoline, forme de communication sommaire, en pilule, que nous pouvons certainement clarifier et améliorer. Cela ne se fait pas seul, évidemment. En réalité, lorsque l'on creuse dans la mémoire d'un pays de notre vieille Europe on finit toujours par croiser les autres peuples et les autres mémoires collectives. Cela est dû d'abord aux guerres qui nous ont opposés de façon sanglante, aux alliances et aux inimitiés dans le domaine diplomatique, à l'expérience directe des hommes et des femmes du commun, à la propagande ; mais les liens

se sont aussi noués sur le terrain du travail, de l'émigration, dans l'exil politique, et enfin à travers la circulation internationale des capitaux, des films, de la chanson, du sport, qui ne date pas d'aujourd'hui.

J'ai fait référence aux massacres intra-européens, en particulier ceux des deux conflits mondiaux. Personnellement, je ne pense pas que cela soit une bonne recette pour l'Europe que d'exorciser les massacres, c'est-à-dire le fait que nous nous sommes, de façon répétée et alternativement, haïs, fusillés les uns les autres et mis dans des camps de concentration. Cela généralise le statut de victime, laissant on ne sait pas bien à qui le rôle de bourreau, l'attribuant tout au plus, si l'on se réfère aux idéologies politiques des années 1990, aux acteurs déshumanisés des totalitarismes de gauche et de droite.

Objectiver les mémoires collectives respectives implique au contraire de se retrouver tantôt dans le rôle de victime, tantôt dans le rôle de bourreau ; et, peut-être, de rétablir des trajectoires individuelles et collectives dans lesquelles, dans l'espace d'une vie, un individu peut et veut être l'un et l'autre. Prenons quelques exemples italiens dans une mémoire encore en gestation, qui n'est en rien refroidie. Depuis un certain nombre d'années – après des décennies de réticences – l'historiographie commence à soumettre à une vérification critique le mythe du « bon Italien » qui, naturellement bon et humaniste, ne se serait jamais rendu coupable, dans les guerres coloniales et sur les autres fronts (comme la Yougoslavie), des violences et brutalités dont sont tranquillement inculpés les autres, surtout les Allemands. C'est là un cas évident dans lequel la mémoire de soi est seulement un objet d'étude, fonctionne comme un empêchement à l'histoire et n'est en rien le support d'une autobiographie fiable. Il existe un autre exemple particulièrement dramatique et plein de difficultés, que la superposition des nécessités politiques et le renchérissement dans l'atroce des mémoires opposées, m'avait en son temps dissuadé d'inclure dans les thématiques des trois volumes de 1996-1997. Ce sont les *foibe* : ces gouffres du Karst, sur les confins Nord Est de l'Italie et de la Yougoslavie, dans lesquels, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, on a jeté, comme cela se faisait traditionnellement pour les ordures, des hommes, morts ou à demi-morts.

Cela demeure aujourd'hui un thème tabou, mais dans la nouvelle édition en préparation pour l'éditeur Laterza, j'ai l'intention d'ajouter un essai particulièrement consacré aux *foibe*, en apportant du matériau documentaire supplémentaire et en cherchant à équilibrer le récit, parce que la représentation fréquente et impérieuse du thème au cours de cette

dernière décennie a montré la forte présence de cette mémoire alors que, dans le même temps, l'historiographie des *foibe* n'arrivait pas à surmonter une approche viscérale.

Quelque chose d'équivalent est advenu, aussi bien en Italie qu'en France me semble-t-il, pour ce qui regarde la nécessité et la possibilité de thématiser des questions comme la République sociale⁹⁷ et Vichy⁹⁸, ou bien les règlements de comptes entre collaborateurs et à l'intérieur des bandes de partisans. Naturellement, des auteurs ont écrit des essais rigoureux⁹⁹ sur les circonstances des exécutions dans les *foibe*, sur les meurtres entre partisans communistes et anticomunistes, ou encore sur les assassinats de fascistes ou supposés tels qui ont eu lieu même après la fin de la guerre¹⁰⁰. Cependant cela ne garantit pas l'exactitude des représentations qui, dans les journaux, sont usuellement pleines de préjugés, cherchant à remobiliser la mémoire à des fins politiques pour des enjeux actuels et à opérer une instrumentalisation de la mémoire.

Peut-être que les mémoires ne sont pas mortes et enterrées. Peut-être disent-elles encore quelque chose ; peut-être leur réactivation et leur réutilisation politique sont-elles toujours possibles parce qu'elles, elles font partie des nœuds vitaux qui relient le présent au passé ; et il serait déplacé d'imaginer une régulation historiographique des flux de la mémoire exécutée de façon détachée et concluant une fois pour toutes.

97. Claudio Pavone, *Una guerra civile*, Torino, Bollati Boringhieri, 1991 ; Luigi Ganapini, *La repubblica delle camicie nere. I combattenti, i politici, gli amministratori, i socializzatori*, Milano, Garzanti, 1999 ; Dianella Gagliani, *Brigate nere*, Torino, Bollati Boringhieri, 1999.

98. Claudio Silingardi, *Una provincia partigiana. Guerra e resistenza a Modena 1940-1945*, Milano, Angeli, 1998 ; Mirco Dondi, *La lunga liberazione. Giustizia e violenza nel dopoguerra in Italia*, Roma, Editori Riuniti, 1999 ; Santo Peli, *La Resistenza in Italia*, Torino, Einaudi, 2004.

99. Giampaolo Valdevit (dir.), *Foibe. Il peso del passato*, Venezia, Marsilio, 1997 ; Raoul Pupo, Roberto Spazzali, *Foibe*, Milano, Bruno Mondadori, 2003 ; Marta Verginella, *Il confine degli altri. La questione giuliana e la memoria slovena*, Roma, Donzelli, 2008.

100. Claudio Silingardi, *Una provincia partigiana. Guerra e resistenza a Modena 1940-1945*, Milano, Angeli, 1998 ; Mirco Dondi, *La lunga liberazione. Giustizia e violenza nel dopoguerra in Italia*, Roma, Editori Riuniti, 1999 ; Santo Peli, *La Resistenza in Italia*, Torino, Einaudi, 2004.